

LeVerbe

ENTREVUE

RYMIZ

**LE RAPPEUR
QUI REGARDE
LE CIEL**

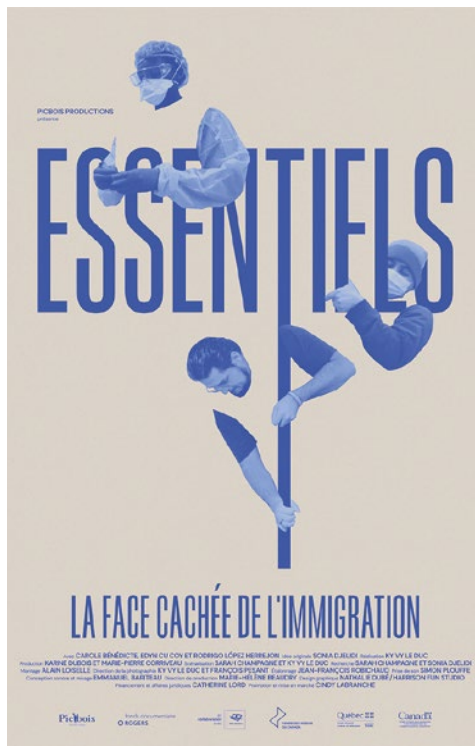
PORTRAIT

Zahra Gomari
De l'islam au Christ

REPORTAGE

**Des camps de vacances
spirituels**





Essentiels

Réalisé par Ky Vy Le Duc et animé par Sonia Djelidi et Sarah Champagne, *Essentiels* est un documentaire d'environ une heure qui propose une incursion dans le monde et l'expérience des demandeurs d'asile et des travailleurs étrangers temporaires. C'est en effet sur eux que reposent, souvent dans l'ombre, plusieurs des fonctions essentielles de notre société dans un contexte de pénurie de main-d'œuvre. Ce documentaire expose celui qui le visionne à une question urgente : notre société peut-elle fonctionner en s'appuyant sur des personnes à qui l'ont refusé – ou pour qui l'on rend très difficile – de s'installer ici ?

+ *Essentiels*, Ky Vy Le Duc, 2023, 52 minutes. Disponible sur les plateformes de Télé-Québec.

La Divine comédie en bédé

Jusqu'au 22 octobre 2023 se tient à la bibliothèque de l'Université Laval une exposition qui fait entrer la célèbre *Comédie* de Dante dans le neuvième art, celui de la bande dessinée.

Drawing Dante: la Divine Comédie transposée en bandes dessinées, un évènement organisé à Québec par le secteur italien de l'École de langues, la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université Laval et l'Istituto Italiano di Cultura di Montréal, est une occasion pour les familiers d'entrevoir Dante sous un angle différent et pour les néophytes de découvrir le célèbre poète italien à travers un médium sans doute plus accessible.

Le récit de la *Divine comédie* nous fait visiter successivement l'enfer, le purgatoire et le paradis en compagnie

de Dante et du poète latin Virgile, puis de la figure bienaimée de Béatrice. Truffée de références aux conflits sociopolitiques de son époque, la grande trilogie poétique de Dante est l'un des grands chefs-d'œuvre de la littérature universelle.

+ <https://www5.bibl.ulaval.ca/evenements/exposition-drawing-dante>



Porter le voile... et la blouse de laboratoire !

Le Musée des Ursulines de Trois-Rivières, en collaboration avec le Site historique Marguerite-Bourgeoys, propose une exposition itinérante pour découvrir la vocation savante des religieuses québécoises qui ont fait notre histoire. Si l'on peut être tenté de croire que l'éducation aux savoirs scientifiques était, dans les siècles derniers, essentiellement réservée aux jeunes hommes, cette exposition, mêlant notamment textes, artéfacts, images d'archive et contenus multimédias, brosse un tout autre portrait. On découvre des communautés religieuses – les Ursulines et la Congrégation de Notre-Dame, en l'occurrence – qui ont au contraire déployé des moyens étonnants par leur degré d'avancement et de diversité pour faire progresser auprès des jeunes femmes la connaissance scientifique dans un contexte pédagogique. *Religieuses, enseignantes et... scientifiques!* une exposition à découvrir du 11 mai 2023 au 7 avril 2024, à Trois-Rivières.

+ margueritebourgeoys.org/exposition-temporaire/

CLAP ET ÇA S'ÉTEINT

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Quand j'étais adolescent, une publicité à la télévision faisait la promotion d'un dispositif permettant d'allumer ou d'éteindre les luminaires de la maison d'un simple claquement de mains. «Clap et ça s'allume, clap et ça s'éteint», chantait le pauvre acteur.

Ébahis au premier abord par l'invention aux accents futuristes, nous tournions vite l'innovation au ridicule: est-ce si forçant d'actionner l'interrupteur qu'il fallait trouver une façon d'économiser ces kilojoules?

Il semble que le ridicule ne tue pas. Il permet même parfois de faire des affaires en or. L'industrie de la domotique prit alors son envol en un claquement de doigts!

Domotique. Nom féminin, du latin *domus* (maison). Technologies intégrées à l'habitation en vue d'optimiser la communication, la sécurité, les loisirs, la consommation énergétique, etc.

«OK, Google, fais couler mon café.» «Alexa, tire la chasse d'eau.» «Siri, quelle température fait-il aujourd'hui?» Avouons-le, quel sentiment de toute-puissance cela procure-t-il de se faire obéir au doigt et à l'œil!

*

Je ne juge pas. Ou si peu. Cette génération est la mienne. S'il existait une compagnie proposant des changements de couche automatisés ou l'endormissement du poupon en pesant sur un bouton, je serais non seulement preneur, mais actionnaire!

Je m'évitais alors des maux de cœur devant les langes débordants de santé de L. et m'épargnerais les maux de dos à force de valser avec B. dans les bras pour la calmer entre deux boires. En toute conscience, il serait aisé de me convaincre que le temps économisé serait

mieux investi à passer des «moments de qualité» avec mes plus vieux. En réalité, il y a fort à parier que ces précieuses minutes seraient plutôt dépensées en quête de revenus supplémentaires pour me procurer ces gadgets.

À peine une semaine après les attentats de novembre 2015 à Paris, le philosophe Fabrice Hadjadj traitait les terroristes non pas comme des barbares, mais comme des produits spécialement aboutis de la modernité technique. Ainsi, selon lui, le *gamer* compulsif qui ne quitte plus sa console sinon pour aller aux lieux d'aisance (et encore!) et le djihadiste sont deux expressions extrêmes, plus ou moins bénignes convenons-en, du même paradigme.

Nous vivons et mourons désormais en appuyant sur des boutons.

*

L'autre soir, au souper, j'ai dû expliquer à mes jumeaux de huit ans ce qu'est une personne trisomique. C'est qu'elles se font rares de nos jours, à une époque où l'on prétend pourtant valoriser la différence... D'ailleurs, j'ai dû aussi expliquer pourquoi des choix individuels et collectifs mènent à la disparition de la presque totalité d'entre eux avant même qu'ils puissent voir le jour.

À l'autre bout du parcours, quand papi devient de moins en moins continent, il peut être tentant pour lui d'appuyer sur un bouton. «OK, Google, cuisine-moi un pouding à l'arsenic.» Le mourant se prive alors peut-être de la grâce d'être aimé pour ce qu'il est véritablement: un être vulnérable, limité, incapable d'à peu près tout. Un peu comme lorsqu'il est sorti nu du ventre de sa mère, alors qu'il n'était rien d'autre qu'une espérance.

Clap et ça s'éteint. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

LE CLUB DES MÈRES

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Cela fait quelques mois que mon mari et moi espérons un deuxième enfant. Bien que nous ayons attendu notre fille durant quelques années, nous avons confiance qu'elle finira un jour par devenir grande sœur.

Lorsque, si Dieu le veut, j'apprendrai que je suis enceinte, je sais que je vivrai des sentiments ambivalents. Les privations, les nausées, la prise de poids, puis l'accouchement et l'allaitement... Ces expériences, vécues dans l'intimité du corps, sont pour moi une épreuve. Si je pouvais en âme et conscience sous-traiter le processus, j'en serais soulagée.

LES FEMMES EXPLOITENT LES FEMMES

Il me suffirait de quelques milliers de dollars pour pouvoir vivre ce fantasme de l'enfance sans souffrance. Ce qu'on appelle la gestation pour autrui, ou le recours à une mère porteuse, est désormais accepté socialement.

Plusieurs célébrités ne se cachent plus d'avoir délégué leur grossesse à une employée. L'actrice Rebel Wilson, en novembre dernier, s'est félicitée d'avoir enfin rejoint le « Club des mères ». Une semaine après qu'elle a accueilli son enfant, on la voyait dans un événement mondain fêter aux côtés d'autres vedettes. La femme qui avait porté son enfant, de son côté, était certainement alitée, devant laisser le temps guérir ses cicatrices.

En entrevue, l'artiste australienne a confié avoir été submergée, à l'aube de sa quarantaine, par un vif désir d'enfant. La femme qui a vécu la grossesse a probablement aussi vécu un déchirement lorsqu'elle a dû remettre l'enfant qu'elle a porté pendant neuf mois. Plusieurs études concluent que la gestation pour autrui est une expérience extrêmement risquée sur les plans physique et émotionnel.

La maternité, comme la sexualité, est une expérience globale, qui mobilise toutes les dimensions de la personne. Comme dans les industries du sexe, on attend des femmes qui consentent au commerce de leur ventre qu'elles se dissocient de leurs corps. Cela ne peut se faire sans porter atteinte à leur intégrité.

Ce n'est pas parce que le marché – et, dans certains pays, la loi aussi – rend possibles ces transactions qu'elles sont pour autant justes.

LE PRIX DU SACRIFICE

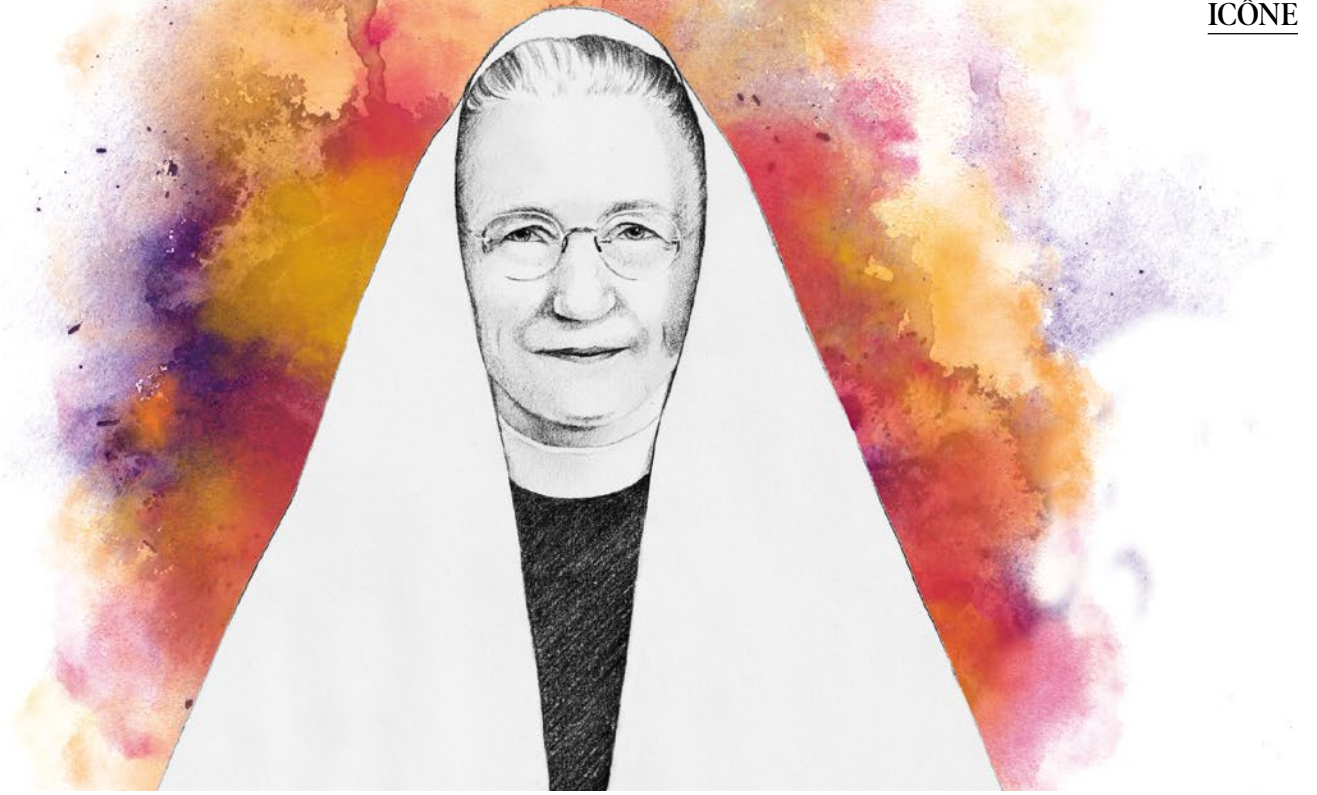
Loin de moi le désir de limiter la reconnaissance de la maternité à celles qui peuvent enfanter. La tradition chrétienne reconnaît que cette vocation peut se décliner de différentes façons. Donner la vie, la nourrir et la soutenir : nombreuses sont celles qui se dévouent pour les autres. Leur engagement auprès des plus petits mérite d'être célébré, parce que ce don de soi a forcément un coût. On ne prend pas soin de petits êtres fragiles parce qu'ils nous font vivre des émotions agréables. Au « Club des mères », le vrai, on discute rarement de trucs mignons.

Un ami nouvellement devenu père déplore que la fête des Mères incarne la quintessence du québécois. Il a été le témoin privilégié des bouleversements vécus par son épouse à l'arrivée de leur enfant. Impressionné, il propose de remplacer le traditionnel bouquet de fleurs par « des tirs de carabines dans les airs, un défilé avec des chars d'assaut suivi d'une minute de silence nationale ».

Mais à partir du moment où la maternité devient un simple projet qu'on embrasse, au même titre qu'une carrière ou que la rénovation d'une propriété, que reste-t-il à célébrer ? ■



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.



Florina Gervais

1888-1979

Florina Gervais est née le 7 mars 1888 à Saint-Césaire. Quelques années après sa naissance, la famille part s'établir à Sherbrooke. Marquée très tôt par le goût de la mission, Florina entre à 18 ans chez les Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception. En 1910, elle part pour Guangzhou, en Chine.

Cette expérience est fondamentale dans le développement de la jeune religieuse, qui adopte une approche de la mission fondée sur l'inculturation. Elle cherche à intégrer l'environnement social et culturel du pays d'accueil, afin de témoigner chrétiennement dans le respect et la considération pour les différentes particularités de la société chinoise. À cette époque lui est confiée une jeune femme, Chan Tsi Kwan, notamment afin de lui transmettre la connaissance du français. C'est le début d'une relation significative. Après quatre

ans en Chine, Florina quitte sa communauté et revient au Canada.

Plus tard, Chan Tsi Kwan est reçue dans la famille de Florina et poursuit le perfectionnement de son français. En l'espace de quelques années, une nouvelle communauté est fondée: les Sœurs Missionnaires de Notre-Dame-des-Anges. Plusieurs partent dès lors en mission dans diverses provinces chinoises.

La Seconde Guerre mondiale isole Florina, qui revient au Canada à sa conclusion. La révolution communiste de 1949 force ses sœurs à quitter le pays. La communauté continuera cependant d'œuvrer dans d'autres nations au cours des décennies suivantes.

Ce n'est qu'en 1979, âgée de 91 ans, que la religieuse québécoise s'éteindra, entourée de ses compagnes. ■



James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Photos : André Rainville

RYMΖ

RAPPEUR LA NUIT ÉDUCATEUR LE JOUR

Avec une carrière musicale qui roule depuis plus de douze ans, Rymz alias Petit Prince (Rémi Daoust de son vrai nom) est l'un des artistes les plus appréciés de la scène hip-hop québécoise. Il faisait paraître en décembre dernier son quatrième album solo intitulé *Un jour de plus au paradis* (Joy Ride Records). Le Maskoutain d'origine exerce aussi en parallèle la profession d'éducateur spécialisé. Rappeur la nuit, éducateur le jour, qui est Rymz ?

Le Verbe : La vidéo de ta chanson *Hometown* a été tournée à l'Expo agricole de Saint-Hyacinthe. On comprend bien que tes racines rurales sont importantes pour toi. De quelle manière as-tu été marqué par le fait de grandir à la campagne ?

Rymz : Je suis un gars de région et il y en a moins dans le rap ; c'est beaucoup des gars des grandes villes, donc je trouve ça cool de représenter un peu plus les campagnes. Je me suis quand même collé aux codes du rap, mais il y a moins de thématiques de gang, d'armes, de drogue dans ce que je fais. Je ne sais pas si c'est en lien avec la campagne ou juste mon entourage et mon âge aussi. Mais c'est sûr que mon parler est joual, donc j'ai moins les patois des villes, qui sont influencés par plein de cultures.

Je trouve que mon enfance à la campagne, c'est la plus belle enfance que j'aurais pu avoir. Ça m'a rendu très curieux, empathique de tout ce qui est animaux, flore, faune. Mes parents ont pris une attention particulière à m'éduquer là-dessus ; on faisait le compost, on avait nos propres légumes, un magnifique jardin. On avait des veaux, des poules, des canards, des lapins. On n'était pas autosuffisants, mais presque. Juste tondre la pelouse avec le petit tracteur, explorer dans le champ, que le chien ne soit pas attaché, pour moi, c'était synonyme de liberté.

Tu devrais lancer un nouveau courant de rap écolo, ha ! ha !

Ha ! ha ! Tu as raison, il faudrait démarquer ça pour sensibiliser le monde un peu.

Tu dis que tes textes sont moins marqués par les thématiques prédominantes dans le hip-hop en général - du moins, ce que les gens en conçoivent. Quelles sont les grandes thématiques que tu abordes, alors ?

C'est toujours important pour moi d'être véhiculé par une émotion. Je ne me suis jamais forcé à faire de la musique ; je pars toujours de mes émotions, ce n'est pas juste pour être cool, c'est vraiment un transfert d'énergie et d'émotions à l'auditeur. Les grands thèmes qui reviennent constamment sont l'amour, la liberté, les questionnements par rapport à l'existence humaine. Ce sont vraiment des réflexions sur la vie, la mort, l'univers. C'est surtout relationnel : je fais des liens avec l'amour et toujours je prône la liberté de faire ce qu'on veut parce qu'on a juste une vie, d'en profiter au maximum, puis d'être bien avec qui on est et où on est, c'est le thème général.

Tu expliquais ailleurs que tu as fait le choix délibéré de continuer ton travail d'éducateur spécialisé alors qu'aujourd'hui tu pourrais vivre de ton art. De quelle manière est-ce que ça influence ton écriture ?

J'ai vraiment l'impression que c'est une manière d'être un humain plus équilibré, parce qu'être un artiste, c'est être très centré sur soi-même, c'est très égocentrique. Quand je travaille, je ne pense plus à moi, j'absorbe ce que les autres vivent et j'essaie de les accompagner. Ce qu'ils vivent me complète, m'inspire, vient me chercher. Le rap me garde aussi un côté cool et au courant des autres générations. Les deux me gardent les pieds dans la jeunesse, mais en pouvant redonner d'un côté et recevoir de l'autre.

C'est certain que je pourrais vivre uniquement de ma musique si je le voulais, mais je trouve qu'en tant qu'humain ça me rendrait beaucoup moins intéressant. Je pense que je me lasserai et je verrai le bout à un certain point. Je n'évoluerai pas comme je pourrais au maximum de mes capacités. On n'a pas juste une passion dans la vie, on n'a pas juste une mission non plus ; je sens qu'il ne

« On n'a pas juste une passion dans la vie, on n'a pas juste une mission non plus... »

faut pas mettre tous mes œufs dans le même panier, je m'intéresse à beaucoup de choses...

Tu parles de mission. Est-ce que tu te sens investi d'une mission ?

C'est sûr que je reçois beaucoup de valorisation avec mon métier d'intervenant. Donc oui quelque part, et je vois que j'apporte une contribution importante dans les milieux où je travaille. On change un peu le système, car je ne suis pas toujours d'accord avec ses approches et sa mentalité. Oui, je sens que j'ai une mission pour les jeunes. Quand j'étais jeune, ma plus grande peur, c'était d'être un adulte qui ne se rappelait pas quand il avait été jeune. Je transmets beaucoup ça à mes collègues : « Comment te sentirais-tu



à sa place après l'intervention que tu viens de faire?» J'étudie en ce moment pour enseigner, pour former les futurs intervenants au cégep. Ma mission, c'est de changer un peu le système en pensant aux enfants qui, malheureusement, n'ont pas de milieu stable et qui se ramassent un peu partout.

On parlait de tes textes plus tôt. J'ai remarqué que tu utilisais plusieurs références chrétiennes. Tu parles de ton grand-père au ciel, de saint Paul. Dans *Adam et Ève*, tu reprends le récit. On voit que tu as une culture biblique ou chrétienne. D'où vient-elle?

De ma mère; elle n'était pas tellement pratiquante, mais elle voulait

honorer ses parents, qui l'étaient beaucoup... Les fêtes chrétiennes étaient toujours importantes pour elle, même la fête des Rois qu'elle soulignait, Pâques, etc.; c'était le côté traditionnel et familial qu'elle aimait. On allait régulièrement à l'église quand j'étais jeune. Je viens du village de La Présentation et il y a une superbe église là-bas, vraiment une des plus belles que j'ai eu la chance de visiter. On était des amis du curé. C'est là que j'ai fait ma première communion, ma confirmation, tout ça.

Je suis retourné voir ce curé quand j'ai acheté ma première moto, lui dire bonjour parce que lui aussi, il roule en grosse Harley. On avait un lien, des liens de petit village. Moi, personnellement,

j'ai rejeté une bonne partie de la religion catholique, mais j'aime encore le côté traditionnel, ce sont des sujets de discussion qu'on a régulièrement, ma mère et moi. J'aime le côté très imagé de la Bible. Dans la musique, ça se transmet bien, ce sont des images fortes, le bien, le mal, ça se prête bien à mon côté un peu onirique. Ce sont des thèmes qui me rejoignent, je te dirais que c'est plus esthétique qu'autre chose à ce niveau-là.

Tu te considères quand même comme une personne qui a une vie spirituelle?

Oui, je pense que c'est nécessaire à l'épanouissement, mais j'ai décidé de ne pas avoir d'étiquette, de rester libre de tout dogme, tout en respectant les religions, puis en m'y intéressant beaucoup. Quand je vais dans d'autres pays, je visite les lieux de culte. Ça m'intéresse parce que le côté historique, c'est incroyable, ça a du bien. Même dans mon milieu, il y a encore des institutions religieuses qui font des dons, ils aident les jeunes. C'est certain que j'ai un intérêt: mon métier à la base était pratiqué par des religieux et des religieuses. Je n'oublie pas l'histoire du Québec.

Je pense que tout ça reste vraiment propre à chacun, mais oui je me recueille, oui je parle à quelque chose de plus grand. La seule différence, c'est que j'ai décidé de ne pas lui donner de nom. Je l'appelle la vie en général. Je regarde énormément le ciel, et c'est là que s'effacent les espèces d'étiquettes qu'on veut donner. Je veux prôner de belles valeurs, mais de là à le mettre dans une boîte, c'est ce côté que j'aime moins.

| Merci beaucoup!



QUAND DIEU PLANTE SA TENTE

DANS L'AMBIANCE DES CAMPS DE VACANCES

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com
Photos : Anaïs Compérot

Camps de jour, camps de vacances, camps scouts, camps familiaux, camps spécialisés : les parents ont l'embarras du choix. Qu'en est-il des camps où la spiritualité est au centre ? Sont-ils sur leur déclin, boudés par des jeunes pour qui la religion est ringarde ? Ou répondent-ils à un besoin réel ? *Le Verbe* s'est intéressé à trois camps de vacances d'inspiration chrétienne : le camp Bonaventure, le camp Beauséjour et le camp Emmanuel.

Sur une route de campagne à Saint-Philémon, dans le comté de Bellechasse, on tourne à l'enseigne « Les portes de l'Enfer » pour rejoindre la route de gravier qui mène au camp Bonaventure. On ne sait pas encore si l'on doit en rire ou si l'affiche augure une aventure qui risque de mal finir.

Quelques ponts chancelants et des ruisseaux plus loin, nous sommes transportés dans un univers où chaque enfant est appelé à vivre cinq jours sans jeu vidéo ni cellulaire. Ici, la seule connexion qui en vaille la peine est avec leurs frères, la nature et Dieu.

Pour rejoindre les 45 garçons de sept à douze ans partis se baigner, on emprunte une pente escarpée. Les cris que nous entendons nous conduisent sur un pont qui surplombe les entrailles d'un massif rocheux. Au creux du bassin, les jeunes se mettent au défi de plonger dans l'eau glaciale. « Xavier! Xavier! Xavier! T'es pas *game*! » Qui restera le plus longtemps?

*

À 150 kilomètres de là, les frères du Sacré-Cœur ont l'habitude des cris d'enfants. Ils en accueillent à longueur d'année sur le bout de nature vierge qu'ils aménagent avec soin aux abords du lac Sydney, en Arthabaska. Loin des antennes paraboliques, ils s'efforcent de sortir les jeunes de leur zone de confort.

« Au camp Beauséjour, m'explique le frère Jasmin, on invite les jeunes à faire silence. Pour beaucoup de jeunes, c'est le moment le plus marquant de leur séjour de cinq jours. Ça les éveille à goûter pleinement à ce qu'ils vivent dans le présent, sans qu'il y ait toujours une vidéo ou une musique qui joue en arrière-fond. »

Même si les campeurs arrivent avec leurs cellulaires dans leurs bagages, ils en oublient l'existence dès le lendemain de leur arrivée. « Ils découvrent le bonheur

d'être ensemble, de chanter autour d'un feu, de ne pas être chacun de son côté en train de *gamer*. Ça leur fait découvrir qu'autre chose est possible. »

DIEU HORS LES MURS

« Vous êtes frères? Mais vous ne vous ressemblez pas! » À la vue des frères du Sacré-Cœur, les jeunes s'étonnent. Pour la majorité des jeunes campeurs, la pratique de la religion ne fait pas partie des mœurs.

Au bout du fil, le frère Jasmin me raconte qu'à la suite de la déconfectionnalisation des écoles, les frères ont dû envisager autrement leur vocation pédagogique. « Avant, le système d'annonce de la foi était basé sur le système scolaire. Comme on n'est plus très présents dans les écoles, on a convenu que la famille est le moyen le plus efficace pour les jeunes de vivre une expérience de foi, de sens, de Dieu. C'est pourquoi, en 2014, on a lancé les camps Sacré-Cœur. »

Le frère Jasmin observe qu'au fil des ans, la demande pour les camps confessionnels est grandissante. Des familles croyantes comme non croyantes s'inscrivent. Parmi elles, certaines s'inquiètent de l'avenir de leur église, quand leur curé âgé s'occupe de plusieurs clochers.

« Ces familles veulent continuer à vivre leur foi et souhaitent que leurs enfants aient des expériences significatives. D'où l'importance de développer de nouvelles façons de rejoindre les jeunes », m'explique le frère Jasmin, convaincu.

Gravir une montagne, prier au sommet, redescendre et faire une traversée à la nage: l'alliance entre le plein air et la vie spirituelle est la formule parfaite pour des ados qui débordent d'énergie.

*



Sur le site du camp Bonaventure, il n'y a ni eau ni électricité. Un contenant d'eau potable de plusieurs litres, des bécosses et des lampes de poche suffisent. On vient puiser l'eau de vaisselle à même la rivière. C'est la vraie vie, à l'état de nature, sur un site de moins en moins prisé, vu l'exigence de sa rusticité.

«J'ai l'impression que la précarité, c'est quelque chose qui fait partie du camp. Elle permet de voir que Dieu pourvoit à tout, qu'il est plus grand que tout», me confie en souriant André Bisson, l'un des fondateurs, émerveillé de constater que l'initiative se soit poursuivie après la première édition, il y a quatorze ans de cela.

On prend tout de même la peine de s'habiller sur son trente-et-un pour la messe du dimanche en plein air. Dans les bagages, des chemises ont été soigneusement placées par les parents. Une manière de signifier qu'on entre dans un temps différent, sacré.

Le prêtre lit l'évangile, aborde la question du service avec les jeunes. Un enfant haut comme trois pommes se lève et prend la parole devant ses amis: «Je me rends compte que j'ai du mal à aider ma mère si je n'ai pas de récompense.»

À la tombée du jour, les jeunes se livrent à un bref examen de conscience. «Il y a souvent des petites chicanes, mais les moniteurs aident les enfants à se demander pardon mutuellement. Les réconciliations, c'est une des plus belles choses du camp», me témoigne André, avec gratitude.

*

Au bout du fil, Pénélope Simard me parle des préparatifs de l'organisation des camps Emmanuel. Pour un été, la logistique est complexe, l'offre variée: camps pour enfants, camps familiaux, séjour de trois ou de cinq jours à l'île d'Orléans ou au Témiscouata.

Mais la plus grande préparation demeure l'animation spirituelle.

«Sœur Jocelyne Huot était une sœur de Saint-François d'Assise qui voulait répondre à la soif des enfants. Elle a fondé le mouvement des Brebis de Jésus en 1985 et dix ans plus tard les camps Emmanuel, pour faire vivre quelque chose de fort aux enfants durant l'été», m'explique Pénélope.

Chaque année, une thématique est choisie pour approfondir la parole de Dieu. Elle se décline sous de multiples facettes. En plus des temps de prière proposés, on met en scène l'évangile en jouant des personnages. On présente aussi la vie d'un saint. L'an passé, par exemple, un animateur jouait le rôle de mère Teresa à divers moments de sa vie. Dans le grand jeu, on donnait des contraintes aux enfants – comme de marcher sur une jambe – pour qu'ils comprennent l'importance de la solidarité quand on a des handicaps, à l'image de la réalité de Calcutta.

«L'entraide et l'amour, ce sont des thèmes qui reviennent souvent et toujours, remarque Pénélope en riant. L'esprit de famille, c'est vraiment cultivé au camp. On crée des liens tellement facilement ici. À chaque fin de camp, je pleurais et je ne voulais pas partir. Je voulais tout le temps revenir», se souvient la jeune femme de 22 ans, qui est finalement revenue tous les ans jusqu'à devenir animatrice.

SAIN(T) DÉPASSEMENT

Si les temps changent, le frère Jasmin est rassuré de constater que les jeunes, eux, n'ont pas changé. Ils gardent leur nature fouguese et exploratrice. Ils ne sont pas blasés. La preuve, c'est qu'ils désirent revenir au camp l'an prochain, plus aventuriers que jamais, parfois même pour donner au suivant. Les camps familiaux permettent aux plus grands d'aider





les plus petits, aux adultes de passer un temps gratuit avec les enfants, différent de la routine à la maison.

Les frères du Sacré-Cœur s'en donnent à cœur joie en transmettant « la pédagogie de la confiance ». « Le regard de l'adulte sur le jeune peut le transformer autant positivement que négativement, le propulser ou engendrer chez lui des effets dévastateurs », constate le frère Jasmin, par son expérience tant avec des jeunes de la rue que dans les camps.

Au camp Beauséjour, le risque est mesuré, encadré, vécu dans un environnement qui favorise l'apprentissage. « Certains jeunes ont peur de l'eau ou manquent d'équilibre dans un parcours d'hébertisme. Ils n'ont pas l'occasion de faire ce type d'activités dans leur quotidien. On leur dit qu'on va avancer avec eux à leur rythme. Accomplir de petites victoires les aide à gagner confiance en eux. Ils peuvent l'appliquer ensuite dans leur vie », observe le frère Jasmin.

*

Au camp Bonaventure, après la baignade, on s'exerce à faire des nœuds tenseurs. Pas tant pour la beauté du savoir théorique, mais surtout pour le mettre en pratique dans l'expédition du lendemain : les jeunes devront construire un abri avec de la corde, des bâches et des branches de sapin pour se garder au chaud et au sec durant la nuit. Chargés comme des mulets, ils transporteront tout, qu'importe l'humeur de la météo.

À tout coup, les jeunes en sortent indemnes, mais pas sans avoir rencontré leurs limites. C'est la grâce du camp : pleurnicher, souffrir. Qu'à cela ne tienne, les jeunes sont heureux de s'être dépassés. Les quelques écorchures, les piqures de mouches, les angoisses ou les prises de bec n'ont pas le dernier mot.

Les plus vieux reviennent y travailler bénévolement comme animateurs, tant l'expérience les a marqués. André Bisson me désigne l'un d'entre eux : « Tu vois Louis, le chef ? Il prend toutes ses vacances pour revenir au camp, et il est étudiant en médecine ! »

Érigés en modèles pour les plus petits, ils souhaitent leur transmettre la rencontre de Dieu faite dans le soutien d'un frère, dans la beauté d'une forêt d'épinettes, en chassant les moustiques, en chantant sous la pluie ou en transportant son sac de couchage détrempé. C'est comme ça qu'on se sent vivre, qu'on accueille la grâce. ■

Il y a ceux qui sont abonnés au Verbe...

Ils sont heureux de recevoir par la poste 8 magazines par année dont 2 numéros spéciaux exclusifs de 116 pages.



...et ceux qui ne le sont pas.

Ils envient les premiers jusqu'à ce qu'ils décident de s'abonner gratuitement eux aussi.



ABONNEZ-VOUS
GRATUITEMENT

le-verbe.com/abonnement
418 908-3438



Marie-Jeanne Fontaine

marie-jeanne.fontaine@le-verbe.com

Photo : Andréa Cloutier

L'incroyable chemin de Zahra Gomari

Il y a sept ans, Zahra se convertit de l'islam au christianisme. Dans son pays natal, l'Iran, sa foi nouvelle peut lui coûter la vie. L'histoire de Zahra, arrivée au Canada il y a quelques mois à peine, serait comme celle de tant d'autres femmes demandeuses d'asile, si ce n'était qu'elle a traversé le monde, seule, chargée de son énorme sac au dos, avec trois membres en moins.

La jeune trentenaire est née avec un lourd handicap physique. Je la vois arriver joyeusement dans le corridor de son foyer d'accueil avec son unique jambe, aidée par une prothèse. La première chose qui me frappe chez Zahra, ce ne sont pas ces deux bras ou cette jambe qui lui manquent, mais son sourire franc et ce rire incroyable.

« Quand je suis arrivée ici, je voulais juste être en vie. Je n'avais aucun plan », commence-t-elle par me dire.

C'est sa mère qui l'aide à s'enfuir d'Iran. Zahra, orpheline de père, s'appêtait à être vendue par son oncle

sur le marché de l'esclavage sexuel. « J'ai un handicap, je ne peux pas avoir un bon mari. Alors, ils ont décidé de me vendre à des hommes. »

En Iran, c'est la loi : une femme n'a pas le droit de prendre des décisions majeures sur sa vie sans l'accord de l'homme qui la « possède ». « Ils peuvent faire de toi ce qu'ils veulent. »

« Je ne pouvais pas », souffle-t-elle. Elle exprime alors à sa mère le désir de s'enfuir. « Comment veux-tu partir ? » s'est-elle exclamée, alors que Zahra n'est même pas capable de s'habiller sans aide. « À l'intérieur de moi, je savais

que je devais partir. » Sa mère vend sa maison. Elles partent se cacher dans un petit village, d'où Zahra s'enfuira.

La mère et la fille n'ont plus aucun contact depuis. Les risques sont trop grands.

DU DIEU PATRON AU DIEU PÈRE

« Comment Dieu peut-il m'aimer, mais m'avoir donné cette souffrance ? Est-il heureux quand je suis dans la détresse ? » se demande la jeune femme depuis toujours. Une colère et une

incompréhension profonde l'habitent avant sa conversion. «J'avais cinq ou six ans et je me souviens que, alors que toute ma famille dormait, je me suis réveillée et j'ai pensé: "Pourquoi suis-je ici?" C'est si jeune pour avoir de telles questions...»

Dieu est un patron. Il commande. Elle doit obéir. Se soumettre. Endurer. Point.

Lectures philosophiques, méditations... Elle cherche désespérément la «vraie raison» de son infirmité et de sa condition de vie, mais rien ne désaltère sa soif. Elle se sent desséchée.

Puis un jour, tout bascule dans un bus.

«J'étais assise, en colère, triste. Il faisait vraiment chaud. C'était l'été et je devais porter mon hijab. Une femme dans le bus m'a demandé pourquoi j'étais dans cet état. "Tu es si jeune", m'a-t-elle dit. Avec ironie, je lui ai répondu: "À l'intérieur de moi, j'ai deux dieux. Ils se font la guerre tous les deux." Elle a été très surprise. Elle a ouvert son sac et m'a donné un livre en me disant de le lire une fois chez moi. Je me suis dit: "Elle est folle ou quoi? Je suis en colère et elle me donne un livre!"

«Je l'ai ouvert. C'était la Bible.

«J'ai commencé à lire, lire, lire. J'ai lu sans arrêt jusqu'au lendemain matin.

«À ce moment, tout a changé. Ma prière s'est transformée. Je ne voyais plus Dieu comme un patron. Il est devenu comme mon père. Je lui parle partout, tout le temps. Ce n'est pas du tout la même dynamique que de se dire que je ne peux m'adresser à lui que trois fois par jour.

«Quand j'ai accepté d'être chrétienne à ce moment, ce n'était pas parce que j'avais trouvé le vrai Dieu ou que tout était vrai dans le christianisme. Non. Je l'ai accepté parce que j'ai trouvé des réponses à ma question: pourquoi suis-je née ainsi? La Bible dit: pour la gloire de Dieu.»

PORTEUSE DE LA PAROLE EN SECRET

Jusqu'alors, toute sa famille était musulmane. Zahra est la première à se convertir. Incapable de garder pour elle ce trésor, elle en parle à sa sœur, qui découvre à son tour la foi. Elles osent ensuite en parler à leur mère, qui vivra la même expérience. Puis sa nièce, puis des inconnus. En quelques mois, Zahra devient porteuse de la Parole partout où elle va: «La Parole de Dieu change nos actions et nos comportements.» Les gens autour d'elle sont étonnés de la voir soudain si calme et paisible et lui posent des questions.

Elle étudie d'abord la Bible en ligne; puis de bouche à oreille, en chuchotant, elle en parle autour d'elle en secret. Elle organise ensuite des sessions d'étude biblique en ligne pour transmettre la parole à d'autres Iraniens. «Je ne sais pas combien de personnes se sont converties après que je leur ai parlé... Dans mon tout petit village en Iran, au moins neuf familles sont venues.»

De fil en aiguille, ils sont plus d'une centaine en ligne. Ils prient ainsi ensemble pendant plus de six ans. Mais Zahra ne peut entrer dans une église sans être repérée par les autorités. En Iran, même si certaines familles traditionnellement chrétiennes peuvent encore pratiquer, passer de l'islam au christianisme est un acte passible de prison et parfois même de peine de mort.

Quand je lui demande si elle avait peur, elle me répond: «Je crois. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais personne ne peut me retirer cette foi. Dieu a un plan, une mission pour chaque personne. Je crois que ma mission est de parler de mon Dieu et de ma vie. Les gens autour de moi me disaient de faire attention, de ne pas faire ceci ou cela. J'ai découpé ma Bible, je l'ai imprimée et je l'ai partagée.»

Pour Zahra devenue chrétienne, impensable de ne pas parler de Dieu le Père autour d'elle.

«À ce moment, tout a changé. Ma prière s'est transformée. Je ne voyais plus Dieu comme un patron. Il est devenu comme mon père.»

«Il y a deux ans, quand j'ai perdu mon frère, je me suis vraiment mise à en parler comme une folle en public. Je me disais: "La vie est trop courte! Personne ne peut m'empêcher de parler. Ils peuvent me trouver et me tuer. OK. Je vais mourir. Et alors?" Quand tu n'as plus peur de la mort, qu'est-ce qui peut t'effrayer? "Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?" (Rm 8,31).

«Je n'ai jamais oublié cette femme qui m'a donné la Bible dans le bus.»

TOUT SAUF UNE VIE NORMALE

Si Zahra marque par sa force vitale et sa foi profonde, elle traverse aussi les ravins de la mort et de la peur de temps à autre. Dirigée vers une travailleuse sociale de PRAIDA (Programme régional d'accueil et d'intégration des demandeurs d'asile) en arrivant au Québec, elle pleure toutes les larmes de son corps.

«Je voulais mourir. Pourquoi suis-je venue ici? J'ai perdu ma famille au nom de quoi?» Seule, femme, le chemin a été pénible.

«J'ai la foi, mais parfois, c'est correct de ne pas être correcte. Parfois je me bats avec Dieu, je suis en colère, je lui dis: "Pourquoi tu as fait ça?" C'est quelque chose que tu peux faire quand tu te sens proche de Dieu.»

HISTOIRES DE FEMMES IRANIENNES

«Tout ce qui se passe dans mon pays, ce n'est pas du tout à cause d'une religion. C'est une question d'humanité!»

Zahra, comme la plupart de ses sœurs en Iran, est fatiguée de la violence et de l'oppression envers les femmes, envers les chrétiens... Pourtant, elle aime son pays. Elle voudrait pouvoir y vivre librement. «Comment se fait-il qu'un gouvernement laisse une femme se faire

tuer sur la place publique et sans procès à cause de ses cheveux?» me dit-elle en évoquant également le récent drame de **Mahsa Amini**.

Mahsa Amini L'étudiante de 22 ans est décédée le 16 septembre 2022 à la suite de son arrestation par la police des mœurs pour «port de vêtement inapproprié».

Celle qui allait être vendue comme esclave sexuelle a quelque chose à dire.

«Quand j'ai dit au revoir à ma mère... j'ai vu toute la peine, la peur dans ses yeux. Mais elle m'a dit: "Tu dois y aller, parce qu'ils vont te tuer."» La voix de Zahra se brise. «Je ne veux pas abandonner. Je veux que ma mère me voie un jour devenir quelqu'un dans ce pays. Nous avons pleuré toutes les deux en nous regardant silencieusement.»

Zahra se sent appelée à partager publiquement son témoignage. Elle le fait sur Instagram et dans les églises qui l'accueillent. Elle reste à l'affût de là où le Seigneur la portera.

«Je ne suis pas venue ici, au Canada, pour avoir une vie normale. J'ai une voix à faire entendre. La question n'est pas de devenir célèbre. Mon histoire n'est pas une histoire qu'on entend tous les jours. J'ai quelque chose à partager. J'ai un handicap et je suis venue ici seule. Quand les gens me voient et réalisent mon parcours, je veux leur partager d'où me vient cette force», me dit-elle en attrapant habilement sa tasse de café.

Sa force, elle vient de Dieu, son Père. ■



zahra.gomari7164

LA VIOLENCE CONTRE LE PASSÉ

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Avec Poutine en Russie, Xi Jinping en Chine, et Kim Jong-un en Corée du Nord, force est de constater que la tentation totalitaire n'est pas chose du passé, bien au contraire.

« Il apparaît assez clairement, écrivait Simone Weil en 1934, que l'humanité contemporaine tend un peu partout à une forme totalitaire d'organisation sociale [...], c'est-à-dire à un régime où le pouvoir d'État déciderait souverainement dans tous les domaines, même et surtout dans le domaine de la pensée. » À la différence des simples dictatures, les gouvernements à tendance totalitaire ne visent pas seulement à contrôler les actions, mais à changer les hommes jusque dans leurs idées et leurs désirs.

Pour y arriver, l'État s'ingère dans les médias pour les transformer en appareil de propagande. Son objectif est alors d'inventer une conspiration contre le pouvoir. Complot juif, bourgeois, blanc ou patriarcal, qu'importe, il faut propager la perception que la menace est partout, que tout le monde est suspect et mérite donc d'être surveillé.

Dans *Les origines du totalitarisme*, Hannah Arendt identifie la promesse d'une société parfaite, d'un paradis sans au-delà, comme le principal signe de ce régime politique. C'est un optimisme prêt à tout, même au pire pour réaliser le « meilleur ».

Pour la philosophe juive, le totalitarisme ne peut séduire que des individus isolés et désolés. « La désolation, fonds commun de la terreur, essence du régime totalitaire [...], est étroitement liée au déracinement et à la superfluité qui ont constitué la malédiction des masses modernes depuis le commencement

de la révolution industrielle [...] et la débâcle des institutions politiques et des traditions sociales de notre époque. »

Déracinés et superflus, ils sont de plus en plus nombreux à se sentir ainsi dans nos pays démocratiques. Sans patrie ni religion, sans famille ni culture, la jeunesse désœuvrée et les populations déplacées pourraient bien se laisser séduire par une nouvelle idéologie totalitaire leur promettant une société plus égalitaire au prix de quelques camps de rééducation.

Mais le mal radical de ce système, selon Arendt, se manifeste dans sa violence contre le passé. Pour ultimement faire disparaître toute opposition, il ne suffit pas d'exterminer tout dissident vivant. Il faut aller jusqu'à corriger l'histoire et faire comme si personne n'avait jamais contesté le dogme. Tous les gardiens et passeurs de mémoire sont ses ennemis jurés.

C'est pourquoi la culture judéo-chrétienne, ancrée dans le « mémorial » des libérations divines, est son principal antagoniste. D'ailleurs, les juifs et les chrétiens ont été parmi les premiers à être persécutés par – et à résister contre – les gouvernements totalitaires: la seule totalité à laquelle ils adhèrent est celle d'un Dieu qui, par amour et désir d'alliance, respecte infiniment la liberté de chaque personne humaine.

S'enraciner dans une langue, une culture, une histoire et une foi communes est ainsi la meilleure manière de se prémunir contre l'enfer de tous ceux qui nous promettent le ciel sur la terre. ■



Journaliste au Verbe, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale du neuf et de l'ancien afin d'interpréter les signes de notre temps.

3 questions pour le *dealer d'espoir* de Montréal

L'abbé Claude Paradis

1 D'où vient votre mission auprès des gens de la rue?

Un jeune itinérant de 18 ans atteint d'un cancer est venu me voir un jour pour que je prépare ses funérailles. Il m'a dit: «Moi, il n'y a jamais personne qui m'a regardé vivre. Voudrais-tu me regarder mourir?» Je suis resté à son chevet, et avant qu'il décède, il m'a lancé: «Là, tu m'aides, mais qui va aller aider tous les autres qui sont dans la rue?» Il venait de me donner ma mission. Ça va faire 34 ans que je suis une présence d'Église dans la rue. J'ai une très grande paroisse!

2 Dieu aime-t-il spécialement les pauvres?

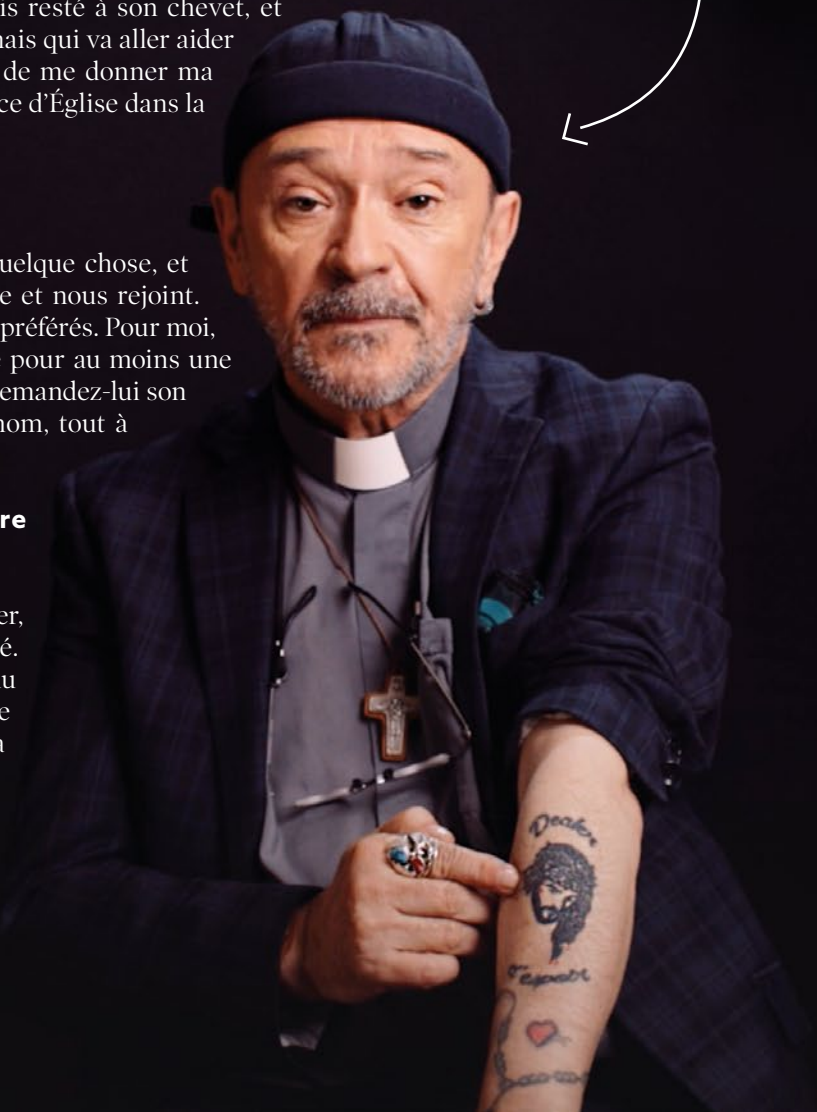
Certainement, sauf qu'on est tous pauvres de quelque chose, et c'est dans cette pauvreté-là que Jésus nous aime et nous rejoint. On n'a pas besoin d'être dans la rue pour être ses préférés. Pour moi, la plus grande pauvreté, c'est de n'être personne pour au moins une autre personne. Si vous rencontrez un itinérant, demandez-lui son prénom. Parce que lorsqu'on l'appelle par son nom, tout à coup il devient quelqu'un.

3 De quoi avons-nous le plus besoin d'être sauvés?

De nous-mêmes! On est les pires pour se pardonner, et beaucoup sont prisonniers de leur culpabilité. Jésus est venu nous sauver de ça. Il n'est pas venu pour nous juger, mais pour nous libérer de cette torpeur, pour qu'on arrête de se faire du mal à soi-même.



Pour d'autres doses d'espérance, regardez la série vidéo *Témoins*, qui rapporte des expériences humaines et spirituelles comme celles de l'abbé Claude Paradis.



ÉPILOGUE

À DÉCOUVRIR SUR
YOUTUBE.COM/LEVERBE

On n'est pas
du monde



Enfants transgenres
avec Ariane Beauféray

La question trans semble s'être imposée partout ces dernières années, dans les médias et les hôpitaux bien sûr, mais aussi dans les écoles. De plus en plus d'enfants et d'adolescents demandent à changer de sexe ou de genre, et se voient accordées de plus en plus tôt des thérapies hormonales ou même des opérations chirurgicales. Quel regard pouvons-nous jeter sur ce courant qui cherche à aider les jeunes mal à l'aise avec leur identité? Ariane Beauféray a fouillé la question et est venue l'aborder à *On n'est pas du monde*.

DES CHIFFRES ET DES MOTS

Selon une enquête de Statistique Canada, «l'incapacité résulte de l'interaction entre les limitations fonctionnelles d'une personne et les obstacles environnementaux».



LA RÉDAC RECOMMANDE



Sages et rebelles, Claudie Simard,
tou.tv, 2023, 52 minutes.

Claudie Simard nous propose ce documentaire d'environ une heure sur la pratique sagefemme au Québec. Celle qui reconnaît avoir fait l'expérience d'un accouchement traumatisant en milieu hospitalier met en lumière les divers aspects de cet univers bien particulier. La réalisatrice remet en question les préjugés les plus courants sur la pratique, notamment en ce qui a trait au rapport à l'allaitement et au soulagement de la douleur. On est également exposé aux particularités de la pratique sagefemme, à l'existence des

maisons de naissance, à l'originalité d'une approche basée sur l'instinct de la femme accompagnée, et aussi à l'ignorance qui perdure concernant une approche qui demeure trop souvent mal connue dans le milieu des soins de santé. Témoignages de sagefemmes et de mères à l'appui, ce documentaire disponible sur les plateformes du diffuseur national est une occasion de mieux comprendre une pratique dont la société québécoise, malgré ses limites, peut se targuer d'avoir fait avancer. **(B. B.)**

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféry,
Noémie Brassard,
Maxime Huot-Couture,
et Valérie Laflamme-Caron.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTION

Brigitte Bédard,
Jessye Blouin,
Benjamin Boivin,
Sarah-Christine Bourihane,
James Langlois,
Simon Lessard
et Antoine Malenfant

GRAPHISTE

Émilie Dubern

RÉVISEURS

Robert Charbonneau
et Florence Malenfant

COMMUNICATION ET MARKETING

Louis-Joseph Gagnon

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 4 et 20 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture :
André Rainville

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

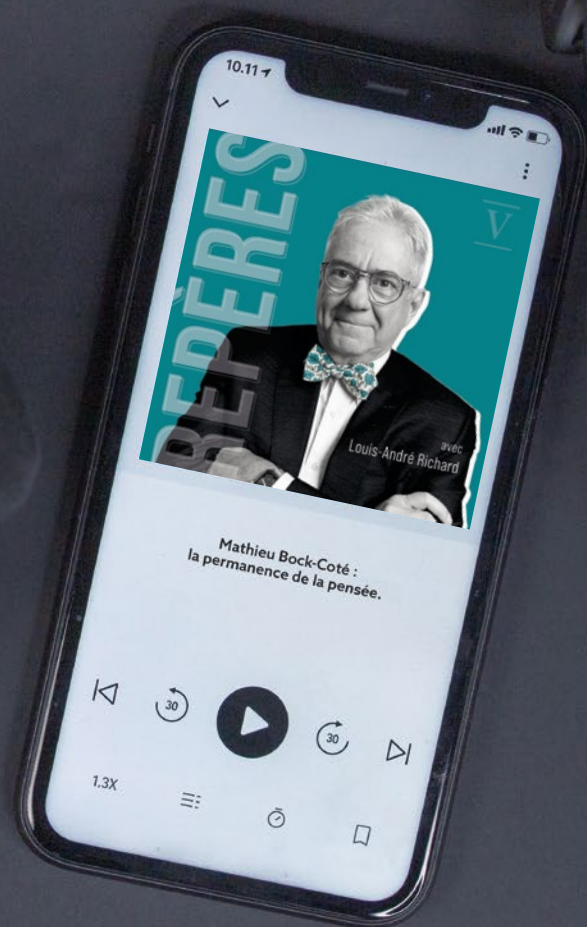
2470, rue Triquet, Québec
(Québec) G1W 1E2
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

NOUVEAU BALADO

LeVerbe
médias
présente

REPÈRES

avec Louis-André Richard



De grandes conversations avec les penseurs de l'heure pour trouver des **repères** dans un monde en transition.





FAITES LE LIEN



RELIEZ FOI ET CULTURE.

Contribuez à notre campagne majeure.

LeVerbe
médi